

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 41

Artikel: Duels entre étudiants allemands
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191902>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

princesse, balance gracieusement sa mâture svelte et attend les invités du château pour les conduire dans les villas des alentours.

» De la châtelaine, je ne dirai rien. Parler de sa grâce, de son amabilité, de son talent, de sa façon tout à la fois simple et magnifique d'exercer l'hospitalité, serait presque un lieu commun. Je me borne à constater, ce que l'on sait déjà, du reste, que la villa Brancovan est le point le plus lumineux de toute la côte, celui où viennent converger tous les riverains et tous les touristes. Les réunions s'y succèdent, ininterrompues, les hôtes à demeure s'y suivent sans discontinuer. Tout récemment, on y remarquait la présence de M. Roll, ancien député, et du comte de Laborde. La duchesse de Luynes, la princesse Gortschakoff, M. de Giers et le pianiste Paderewsky y sont attendus ces jours-ci. Peut-être même y sont-ils déjà arrivés.

» Non loin de la villa Brancovan se cache, sous un nid de verdure, le Pré-Curieux, de M. Girod, ancien directeur du Comptoir d'Escompte, vraie bonbonnière, d'un goût parfait, soignée jusque dans les moindres détails.

» Puis, en allant vers Genève, apparaissent successivement la ravissante propriété de Mme Pinard, veuve du secrétaire général du Comptoir d'Escompte sous l'Empire; celle du général Jacquot, amateur fanatique de sport nautique; le chalet Marie-Thérèse, au comte de la Bédoyère; le château de Coudrée, vieille terre seigneuriale des marquis d'Allinges, où M. et Mme Anatole Bartholoni, qui en sont propriétaires, reçoivent à merveille leurs amis de Savoie et de Paris; le château de Beau-regard, au comte Jocelyn de Costa.

» Sur la rive suisse, Prégny, au baron et à la baronne Adolphe de Rothschild, un palais des *Mille et une Nuits* encadré d'un paysage magique; Prangins, où le prince Napoléon regarde mélancoliquement les côtes de France.

» Enfin, du côté de la Savoie, à proximité d'Evian, mais sur le flanc opposé à celui où s'élève le manoir de la princesse Brancovan, la villa Kersaint, édifice bizarre d'un joli effet, construit sur les ruines du vieux château de Blonay.

» Toutes ces habitations ont chacune leur jour de réception, auquel on accourt de tous les points du lac, dans les yachts de plaisance, qui, réunis, forment une véritable flotille. C'est absolument féérique!... Il est de ces réunions qui dépassent cinquante personnes. Les femmes y font assaut de toilette; on y lunche, on y cause, on y danse même avec acharnement.

» Evian, naturellement, y fournit un large contingent, qui arrive, de son côté, en bateau à vapeur ou sur le yacht des

maîtres de la maison, mis à sa disposition. Le marquis et la marquise de Massa, la comtesse Raphaël Cahen d'Anvers, le comte et la comtesse Brochocki, le général de Beaumont, le marquis de Modène, le vicomte de Blangy, le comte de Favorney, M. Gordon-Bennett, le vicomte de Saint-Seine ont figuré, cette saison-ci, parmi les touristes d'Evian les plus assidus à ces garden-parties. J'en passe, et des meilleures. »

N'avais-je pas raison, quand je vous disais que nous ne connaissions pas Evian-les-Bains?

Duels entre étudiants allemands.

Les étudiants, au commencement de l'année, ont des réunions appelées « commerces ». C'est là qu'on chante la chanson du *Renard*. Par ce mot « renard », on désigne l'étudiant de première année, qui ne se débarrasse de cette appellation injurieuse qu'après son premier duel. C'est aussi dans les « commerces » que l'on se provoque en duel entre sociétés rivales.

Ces duels, à la vérité, ne sont guère dangereux. Ce sont plutôt des tournois que des duels. Les deux adversaires, en effet, n'ont pas eu la moindre querelle; très souvent, ils sont amis intimes, et cependant, ils se battent avec des rapières très tranchantes, se taillent des balafres à travers la figure, s'éborgnent quelquefois, et, par ci, par là, se coupent le bout du nez, le bout de l'oreille ou le menton.

Il est vrai qu'il n'y a jamais mort d'homme, car ils se couvrent tout le corps avec des plastrons et des brassards matelassés: s'il y a blessure, elle ne peut atteindre que la figure et l'étudiant est certain de porter toute sa vie, ostensiblement, les galons de sa bravoure.

La corporation se réunit tous les soirs dans sa brasserie, et les étudiants y passent la soirée à boire des quantités incalculables de bière, à fumer l'affreux tabac allemand et à chanter des chansons dont chacun a devant soi le recueil imprimé: c'est pendant ces occupations bachiques que se font les provocations.

Les choses ne se passent pas sans un certain cérémonial. La société qui veut obtenir une rencontre envoie à la société rivale un des siens. Celui-ci est reçu dans la salle des libations ordinaires. Il va s'asseoir à côté du *Senior* (doyen). On lui offre une chope de bière, il trinque et boit. Puis il se lève; il déclare que sa corporation a désigné messieurs tels et tels pour se battre le lendemain, et il demande qu'on veuille bien leur fournir des adversaires.

Le *Senior* alors prend la liste où sont inscrits les membres qui veulent se battre; il les désigne par rang d'ancienneté

d'inscription, et rendez-vous est pris pour le lendemain.

Le duel doit durer quinze minutes, si l'on décompte les pauses pendant lesquelles les seconds promènent autour du terrain les champions tout fumants de sueur, comme l'on promène les chevaux après la course.

Lorsque les quinze minutes sont écoulées, le président du combat s'écrie: « Le combat est fini! » On compte les blessures, les balafres, et l'on a soin d'inscrire dans le livre du Corps « que M. un tel a reçu une balafre avec trois, cinq ou sept épingles, » suivant le nombre d'épingles qu'il a fallu pour réunir les bords de la plaie.

C'est le livre d'or de la corporation.
(*Petit Parisien.*)

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

Deux jeunes filles, deux amies de pension, causaient ensemble, assises sur un canapé, dans un petit salon de province.

— Est-ce donc vrai, Madeleine, disait l'une d'elles, que tu te marieras bientôt?

— Qui dit cela? répondit la jeune fille interpellée.

— Le monde.

— Et avec qui me marie-t-il, le monde?

— Avec Georges Olliot. On a remarqué ses assiduités près de toi. Personne ne met en doute qu'il ne t'aime.

— Je n'en sais rien, fit Madeleine avec un soupir, il ne m'a pas encore demandée.

— Il le fera, sois-en sûre. Où trouverait-il une femme aussi charmante que toi?

— Oh! Suzanne!...

— Ne proteste pas, c'est la vérité. Et, la preuve qu'il est de cet avis, c'est qu'en soirée, il est sans cesse à tes côtés, ne fait danser que toi, dit-on, et accable d'attentions ton excellente grand-mère, qui n'y est point insensible, paraît-il.

— Elle m'aime, et voudrait tant me voir heureuse! Mais, vois-tu, Suzanne, continua Madeleine avec un sourire singulier, je ne suis pas riche comme toi, et peut-être l'hésitation de Georges Olliot tient-elle à cette cause.

— Oh! la vilaine pensée! je reconnais bien là ton esprit inquiet, tourmenté; d'ailleurs, tu ne t'es jamais rendu compte de ta valeur, toi, l'honneur de la pension, la plus belle et la plus intelligente de nous toutes.

— Oh! fit Madeleine, protestant de nouveau.

— Regarde-toi, incrédule, et dis-moi s'il est possible de te voir sans t'aimer? Il t'aime, et toi aussi, n'est-ce pas, tu l'aimes?

— Oui, je le crois.

— Comment! tu n'en es pas sûre? Allons, allons, tes paroles accusent un peu de dépit; mais, va, tu seras heureuse, tu le mérites si bien! Tu dis que tu n'es pas riche, mais M. Olliot n'est pas riche non plus.

— Moi, je ne pense pas à l'argent, et si M. Olliot me demandait et parlait de ma dot, eh bien!...

— Tu le refuserais? cela ne m'étonne pas, tu as toujours été à la fois si modeste et si fière! Mais M. Olliot a trop laissé voir ses